

2. LES VOYAGEURS DU TEMPS

Passenger

Couverture : © 2017 avec l'aimable autorisation de Disney Hyperion Books.
Tous droits réservés.

Création de couverture : © Marci Senders

Illustration : ©Michael Heath

Lettrage : ©Molly Jacques

Mise en pages : Petits papiers

Correction : Claire Debout

Titre original : *Wayfarer* © 2017 Alexandra Bracken
First published by Hyperion, an imprint of Disney Book Group

Pour l'édition française :

© 2018 éditions Milan

1, rond-point du Général-Eisenhower, 31100 Toulouse

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN : 978-2-7459- 8098-4

editionsmilan.com

Alexandra Bracken

2. LES VOYAGEURS DU TEMPS

Passenger

*Traduit de l'anglais
par Leslie Damant-Jeandel*

MILAN

À tous ceux que l'Histoire a oubliés.

*Ni moi, ni personne d'autre ne pouvons parcourir
cette route pour toi,
Il faut que tu la parcoures toi-même.*

*Elle n'est pas loin, elle est à ta portée,
Peut-être la sais-tu sans le savoir depuis que tu es né,
Peut-être est-elle partout sur l'eau et sur la terre.*

Walt Whitman

LONDRES
1932

Prologue

Naguère, elle avait eu une poupée avec un sourire peint, des cheveux blonds et des yeux bleus comme les siens. Pendant longtemps, ça avait été son unique compagne. Une amie avec qui boire le thé quand Alice voyageait avec son papa; une confidente quand elle entendait ses parents, à leur insu, se murmurer des secrets. Quelqu'un qui l'écoutait quand personne d'autre ne le faisait. Elle s'appelait Zenobia, comme la reine guerrière du désert dont Grand-Papa lui avait parlé. Mais un jour, tandis que Henry Tsuga la pourchassait dans le jardin, la poupée était tombée, et elle avait marché sur sa nuque. La porcelaine fragile s'était brisée en mille morceaux. Le craquement horrible avait fait remonter son cœur dans sa gorge.

À présent, le craquement de la nuque de sa mère se brisant sous le talon de la botte de l'homme la fit vomir dans ses mains.

Une onde explosive puissante balaya la pièce comme une vague, emportant avec elle le chaos du passage voisin, au moment où celui-ci s'effondrait. Rose fut projetée contre la paroi de sa cachette. Les vibrations dans l'air retentirent jusque dans ses os, à lui faire mal aux dents.

Morte.

Rose retint son souffle et serra fort les paupières tandis que son père hurlait, l'épaule transpercée par une épée, cloué au sol par l'homme-ombre. Elle avait eu le bon sens de ne pas crier

de concert avec son père, de ne pas essayer de se rapprocher de sa mère comme lui le faisait à présent. Le placard secret aménagé dans le mur derrière la bibliothèque la protégerait, exactement comme Grand-Papa l'avait promis, à condition qu'elle *se taise et ne bouge pas*. La mince fente à l'arrière de l'étagère pleine suffisait juste pour voir au travers sans être vu.

Puis l'après-midi avait laissé place à la nuit. Le dîner était resté sur la table, presque intact. Ils avaient été avertis de l'intrusion par les grondements et gémissements du chien du voisin avant qu'on lui impose le silence à jamais. Son papa avait à peine eu le temps d'allumer les lampes du bureau et l'âtre, et sa maman de la cacher, quand des bruits de pas avaient résonné dans l'escalier. Désormais, la chaleur et la douce lueur qui baignaient la pièce donnaient l'impression que celle-ci respirait.

– Je t'avais dit de coopérer.

L'homme portait un beau manteau noir orné de boutons d'argent sur lesquels était gravé un symbole que Rose ne parvenait pas à distinguer. Le foulard noir remonté sur la partie inférieure de son visage n'étouffait en rien les modulations soyeuses de sa voix.

– Cela aurait pu se passer autrement. Renonce à ta revendication. Donne-moi l'astrolabe, et l'affaire qui m'amène sera conclue.

Le verre brisé et les documents éparpillés crissèrent sous ses bottes lorsqu'il contourna le corps de sa maman...

Non. Grand-Papa rentrerait bientôt de sa réunion. Il avait dit qu'il la borderait, et il tenait ses promesses. Grâce à lui, tout rentrerait dans l'ordre. Tout ça... n'était qu'un cauchemar. C'étaient des bêtises dans sa tête; son imagination, à cause de toutes les histoires que les enfants voyageurs racontaient sur les ombres. Tout ça serait bientôt fini, et elle se réveillerait.

– Vous êtes des *monstres*, tous autant que vous êtes !

Papa voulut ôter par la lame l'épée qui le transperçait. Une tache de sang s'étendait sous lui. L'homme qui s'attardait au-dessus de lui se contenta de se pencher sur la poignée riche et dorée pour l'enfoncer davantage. Son papa s'agita dans tous les sens, ne frappant que l'air de ses coups de pied.

Maman, elle, ne bougeait plus.

Le hurlement brûlant que Rose retenait commença à lui déchirer la gorge. Une rivière de sang puant avait trempé le tapis et imbibait peu à peu les cheveux brillants de sa maman.

Son père tenta une fois de plus de se redresser. Il referma la main sur un presse-papier en pierre tombé du bureau dans la bagarre initiale. Criant à pleins poumons, il lança la pierre vers le visage de l'homme masqué. Ce dernier l'attrapa facilement. En retour, il récupéra l'épée à la lame effilée du deuxième homme masqué qui montait la garde, à la porte. Avec un grognement, il la planta dans le bras de son papa et la maintint en place, elle aussi. Le cri de douleur que son papa laissa échapper ne fut pas assez puissant pour couvrir les rires de l'homme masqué.

Il faut que tu regardes, songea Rose en remontant les genoux sous son menton. *Tu dois raconter à Grand-Papa ce qui s'est passé.*

Tais-toi et ne bouge pas.

Sois courageuse.

– Vous... vous direz à Boisdefer qu'il peut mourir en sachant qu'il... qu'il ne l'aura... jamais...

Boisdefer. Encore les Boisdefer. Dans la famille, on prononçait ce nom avec dégoût. Il s'immisçait toujours dans leur vie telle une ombre. Selon Grand-Papa, ils étaient en sécurité ici, mais elle aurait dû se méfier. Ils n'avaient jamais été *en sécurité* – pas depuis que ses tantes, oncles, cousins et grand-mère avaient été enlevés, les uns après les autres, à travers les siècles et les continents.

Et maintenant Maman... et Papa...

Rose se mordit de nouveau la langue. Cette fois, elle sentit le goût du sang.

D'un coup de pied, l'autre homme s'écarta du chambranle de la porte contre lequel il s'appuyait.

– Finis donc. On fouillera les sols et les murs à notre guise.

Puis, alors que la silhouette s'approchait à pas lents, Rose s'aperçut que ce n'était pas un homme, mais une femme de grande taille.

Un jour, sa maman avait dit que Boisdefer aimait enlever les filles pour les collectionner dans sa famille et les garder sur des étagères, comme des figurines en verre, sans jamais les descendre, pas même pour les dépoussiérer. Il avait dû se dire que celle-là était incassable.

Maman aussi était incassable.

Jusqu'à ce qu'elle finisse par... se casser.

Le premier homme masqué mit la main dans la poche intérieure de son manteau et, sur son index, fixa une longue lame d'argent, recourbée comme une griffe luisante, à la pointe acérée.

Rose détacha son regard de l'arme et se concentra sur le visage de son papa. Elle vit alors qu'il observait la bibliothèque – elle, en réalité –, ses lèvres remuant en silence. *Ne bouge pas, ne bouge pas, ne bouge pas...*

Elle voulait hurler, exiger qu'il se batte, lui dire qu'elle se battrait si lui ne le faisait pas. Les bosses et égratignures sur ses mains et ses genoux, conséquence de ses bagarres avec Henry, le prouvaient. Ce n'était pas Papa. Papa était courageux; c'était le plus fort du monde; il était si...

L'homme masqué se pencha et enfonça la lame recourbée dans l'oreille de son papa. Son corps fut pris d'un nouveau soubresaut.

Ses lèvres cessèrent de remuer.

Au loin, un bruit semblable au tonnerre gronda dans le ciel de Londres alors qu'un autre passage s'effondrait. Cette fois, on

l'entendit moins, mais Rose eut quand même l'impression d'avoir la peau à vif.

Papa était encore là, dans son costume qui sentait le tabac et l'eau de Cologne. Rose le vit malgré tout disparaître. Il ne restait que son enveloppe corporelle.

– Commence par la chambre, ordonna l'homme masqué en essuyant la lame avant de la ranger.

– Il n'est pas là, répliqua lentement la femme. On le sentirait sinon, tu ne crois pas ?

– Il y a peut-être un indice quelque part, rétorqua l'autre d'une voix bourrue.

D'un coup sec, il ouvrit chaque tiroir. Il en sortit des pièces de monnaie anciennes, du papyrus, des soldats d'étain, de vieilles clés...

– Ces ingrats sont des *collectionneurs*, railla-t-il.

La femme passa devant la bibliothèque, faisant grincer le parquet. Rose plaqua ses mains dégoûtantes sur sa bouche pour s'empêcher de crier. Elle essaya de ne pas respirer l'odeur de vomi, mais celle du sang de ses parents lui donnait déjà la nausée. Le regard de la femme brune balaya les étagères et s'arrêta précisément devant celle qui cachait Rose.

L'instant se grava dans sa mémoire comme une feuille à la surface de l'eau.

Ne bouge pas.

Mais elle avait *envie* de bouger.

Ce serait si facile, pensait-elle, d'être aussi courageuse que Maman. De surgir de sa cachette pour essayer de renverser la femme et s'enfuir. De ramasser une des épées et d'assener des coups, encore et encore, jusqu'à découper les ténèbres, comme l'aurait fait Papa.

Mais Papa lui avait demandé de *ne pas bouger*.

Dans un coin, l'horloge égrenait les secondes perdues. *Tic, tac, tic... Morts, morts, morts...*

La part d'elle-même furieuse, tortueuse, hérissée d'épines s'enroula autour de son cœur, le comprimant de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin Rose ferme les yeux. Elle imagina ses veines, ses côtes, toute sa poitrine devenir dures comme la pierre pour protéger ce qui la faisait tant souffrir. Rose était trop petite pour les affronter maintenant, elle en avait conscience. Mais elle savait aussi qu'un jour, elle ne le serait plus.

La femme porta brièvement son regard ailleurs, vers un objet posé sur l'étagère voisine. Rose laissa sa peur se muer en une haine pure.

Les Boisdefer. Toujours les Boisdefer.

La femme s'éloigna de la bibliothèque, un objet à la main : une photographie encadrée qu'elle voulait montrer à l'homme. La gorge serrée, Rose planta ses ongles dans sa robe. C'était un portrait où ils apparaissaient tous les trois.

La vieille maison grinça autour d'eux. L'homme masqué posa un doigt sur ses lèvres, la tête inclinée vers les étagères. Il enjamba son papa, se rapprochant de la femme.

Ne bouge pas.

– On prendra l'enfant, dit enfin l'homme. Il voudra la...

Le fracas de la porte d'entrée frappant le mur du vestibule monta dans l'escalier. Un cri furieux retentit d'en bas – « Tilleul ! » – et la structure de la maison trembla quand des pas lourds grimèrent précipitamment les marches. Rose regarda vers la porte : trois hommes firent irruption dans la pièce. Elle eut un mouvement de recul à la vue de celui qui entra le premier, sa masse imposante balayant tout, telle une tempête. Son papa lui avait montré des photos de Cyrus Boisdefer aussi souvent que possible, de façon à ce qu'elle puisse le reconnaître, quel que soit son âge. Qu'elle sache quand courir se cacher.

L'un des hommes toucha du bout du pied le visage de sa mère.

– Maintenant, on comprend pourquoi ce passage s’est refermé derrière nous.

Alors que Rose se retenait de bondir de sa cachette pour le repousser, elle se rendit compte que l’homme et la femme masqués avaient disparu. Elle ne les avait pas vus ni entendus ouvrir une fenêtre ; elle n’avait pas perçu le bruissement du tissu ni les bruits de leurs pas dans l’escalier. Comme si les inconnus masqués s’étaient fondus dans les ténèbres.

Ils sont venus de l’ombre pour t’effrayer,

Ils sont venus de l’ombre pour t’enlever.

– Ces ordures n’ont eu que ce qu’elles méritaient, gronda Cyrus.

Il se pencha et, d’un geste brusque, retira l’épée plantée dans le bras de son père pour l’enfoncer de nouveau dans sa poitrine. Rose sursauta en entendant la pointe de la lame atteindre l’os et le bois. Un grondement discret s’échappa de sa gorge.

– Voilà une prime que je me ferai un plaisir de payer, déclara Boisdefer. Je savais qu’il n’y aurait que ça pour parvenir à mes fins. Je regrette juste que Benjamin ne soit pas avec eux... Qu’est-ce que vous attendez ? Allez-y, fouillez !

Dix mille pièces d’or. Rose n’était pas censée avoir vu l’affiche que Grand-Papa avait rapportée dans un accès de colère. Elle n’était pas censée savoir que Boisdefer avait évalué leur vie à un certain prix, mais Papa ne fermait pas... n’avait pas toujours pris soin de fermer le tiroir de son bureau.

Le plus jeune des hommes attrapa sur le coin du bureau la photographie encadrée que la femme masquée avait prise auparavant. Il désigna Rose, assise sagement entre ses parents.

– Et elle ?

Boisdefer cracha sur le visage de son papa avant de s’emparer de la photo. Un voile noir obstrua le champ de vision de Rose. Le sang bouillait dans ses veines ; elle griffait sa robe souillée pour rester immobile. Boisdefer regarda la pièce autour de lui. De là

où Rose se tenait, accroupie, elle distinguait ses yeux, aussi vifs et brûlants qu'un éclair. Puis, sans un mot, il retourna auprès du corps de son papa et s'accroupit pour observer quelque chose. Son oreille ?

– Patron ? appela l'autre homme jeune.

– On devrait partir immédiatement, murmura Boisdefer, apparemment plongé dans ses réflexions. Emportez les corps. On ne peut pas risquer de provoquer un changement s'ils étaient découverts.

– Mais... et l'astro...

Boisdefer fit volte-face, jetant le portrait encadré sur l'homme derrière le bureau, qui se baissa pour l'éviter.

– Si ce maudit objet était là, il n'y est plus. Maintenant, emportez les corps. Je serai dans la voiture.

Il quitta les lieux, suivi de sa rage vénéneuse. Pour la première fois, Rose s'autorisa à respirer. Elle regarda l'un des hommes aller chercher les draps dans la chambre voisine puis, avec l'autre homme, couvrir et emballer ses parents.

Ils descendirent le tapis en dernier, ne laissant que des griffures sur le parquet. Aux aguets, Rose attendit que la porte d'entrée claque et compta jusqu'à dix, au cas où quelque chose remuerait dans l'ombre. Quand il n'y eut rien – ni personne –, elle poussa l'étagère, dévala l'escalier et sortit par la porte de derrière. Ses yeux la piquèrent lorsqu'elle ouvrit le portail, enfourcha son vélo posé contre la clôture et se mit à pédaler.

Rose ne ressentait rien. Elle pédala, encore et encore.

Sa vision devint floue, des larmes brûlantes filtrèrent à travers ses cils et coulèrent sur ses joues, mais c'était seulement parce qu'il faisait humide et très froid.

Le camion de Boisdefer luisait comme la carapace d'un scarabée sous les lampadaires tandis que Rose le suivait à bonne distance. Durant tout le trajet, elle se remémora l'un des contes de fées que

Grand-Papa lui avait lus, sur un homme transformé en monstre parce qu'il avait un mauvais cœur. Elle en comprit alors le sens. Elle imagina ses ongles se muer en griffes, sa peau en une armure de chevalier, ses dents en crocs effilés.

Rose avait toujours su qu'un jour ou l'autre Boisdefer reviendrait anéantir ce qui restait de sa famille. Cependant, elle n'était pas comme tous ces enfants Jacaranda ou Tsuga qui avaient laissé Boisdefer les enlever après que leurs parents eurent baissé les bras ou furent exécutés.

C'était vraiment triste pour eux, pensa-t-elle, qu'ils aient grandi sans épines pour les protéger.

Un jour, elle prendrait tout à Cyrus Boisdefer. Elle démolirait son trône d'heures et sa couronne de jours. Elle le retrouverait et achèverait ce que sa maman et son papa avaient commencé. Mais, cette nuit-là, Rose se contenterait de suivre ce monstre dans les ténèbres.

Parce qu'il fallait bien que quelqu'un dise à Grand-Papa où Boisdefer avait caché les corps.

TEXAS
1905

UN

Etta se réveilla dans un grondement de tonnerre, le corps enveloppé de langues de feu.

La conscience lui revint tout à coup. Sa peau la brûlait ; elle partait en lambeaux pour exposer chaque nerf et chaque veine à une souffrance pure, impitoyable. Etta s'étouffa en inspirant, les poumons trop comprimés pour recevoir plus qu'une infime bouffée d'air. Elle savait qu'elle n'était pas dans l'eau – elle sentait le sol dur et rugueux sous elle – ; pourtant, la bouffée de panique instinctive et son corps lourd comme la pierre, agité de spasmes, lui donnaient l'impression qu'elle se noyait.

Elle tourna la tête sur le côté pour tenter de cracher la poussière qui lui emplissait la bouche. Ce petit mouvement provoqua une vive douleur dans son épaule et son flanc, avant de remonter le long de son dos.

Des bribes de souvenirs lui revinrent brusquement au travers de la brume fiévreuse qui la faisait délirer : *Damas, l'astrolabe, Sophia et...*

Etta se força à ouvrir les yeux puis les referma aussitôt. Le soleil était trop fort. Cette unique seconde lui suffit pour photographier un monde d'un blanc aveuglant, vacillant dans la chaleur qui montait de la poussière pâle. Cela lui rappela les jeux de lumière sur les vagues de l'océan. Cela lui rappela...

Un passage.

C'était ça, le tonnerre qu'elle entendait. Il n'y avait aucun orage en vue. La chaleur était implacable. Partout le désert l'entourait, à perte de vue, rompu au loin par des plateaux qu'elle ne reconnut pas, au lieu de temples et constructions antiques. Dans ce cas, elle n'était...

Pas à Palmyre. L'odeur ambiante était différente; elle lui brûla les narines quand Etta prit une nouvelle inspiration. Elle ne sentait plus ce soupçon de pourriture et de végétation humide qui émanait d'une oasis proche. Ni l'odeur des dromadaires.

Sa poitrine se serra comme dans un étau, la peur et la confusion lui nouant le ventre.

– Nic...

Même ce nom incomplet faisait l'effet d'un éclat de verre dans sa gorge. Ses lèvres sèches se fendirent. Etta sentit le goût du sang.

Elle remua, les paumes pressées contre le sol dur pour se redresser. *Je dois me lever...*

Rapprochant les coudes de ses flancs, elle parvenait à peine à soulever sa tête quand une douleur diffuse envahit son épaule. Enfin, elle laissa échapper un cri rauque. Ses bras cédèrent sous elle.

– Bon sang, tu peux crier un peu plus fort la prochaine fois? Ça ne te suffit pas d'ameuter le gardien, il faut aussi que la cavalerie galope avec lui?

Une ombre tomba sur elle. Dans les quelques secondes précédant les ténèbres qui l'entraînaient de nouveau, Etta crut distinguer une paire d'yeux d'un bleu si vif qu'ils ne semblaient pas naturels, et qui s'écarquillèrent en la reconnaissant.

– Eh bien, eh bien, dis-moi... On dirait que Boisdefer ne rime pas seulement avec misère, finalement.

NASSAU
1776

DEUX

Nicholas se laissa aller contre le dossier de la chaise et souleva le bord usé de son chapeau pour observer à nouveau la salle bondée de la taverne des *Trois-Couronnes*. L'atmosphère étouffante donnait un air fiévreux à ses clients imbibés de rhum. Le propriétaire, un ancien capitaine de navire répondant au nom de Paddington, participait volontiers à la fête, laissant à sa robuste femme derrière le comptoir le soin de gérer les boissons et les plats de piètre qualité proposés au menu.

Ni l'un ni l'autre ne semblaient s'inquiéter de la voyante peinture émeraude qui s'écaillait sur les murs comme si elle n'avait qu'une hâte : s'éloigner de la puanteur étouffante dégagée par les hommes plongés dans leurs chopes. Au-dessus d'eux trônait un portrait menaçant de George III, défiguré, les yeux et certaines parties effacés à force d'avoir été grattés. Sans doute l'œuvre des hommes de la Continental Navy et de la Marine qui avaient pillé les réserves et les munitions de l'île, sept mois auparavant.

Alors qu'il tournait avec impatience sa pinte de bière tiédie entre ses mains, Nicholas se demanda dans quelle mesure les « trois-couronnes » de la taverne se référaient aux trois péchés qui paraissaient régner sur les lieux : avarice, gourmandise et luxure.

Dans un coin, un violoneux isolé, recroquevillé sur son instrument, essayait en vain de lancer une mélodie pour couvrir les

chants paillards entonnés par ses voisins de table. Le nœud qui bloquait la gorge de Nicholas était renforcé par celui de sa cravate tachée.

– *Joyeux mortels, remplissez vos verres ;
le vin nous fait accomplir de nobles actions.
Méprisez la nymphe et ses grâces légendaires ;
qui ferait le deuil des beautés et passions ?
La la la la la !*

Nicholas arracha son regard de l’archet qui glissait sur les cordes pour ne pas laisser son esprit s’envoler vers de tristes souvenirs. Chaque seconde écoulée entamait sa faible détermination, et le peu de patience qu’il lui restait lui paraissait aussi léger qu’une plume.

Doucement, se réprimanda-t-il. *Doucement*.

C’était quand même très difficile, alors qu’il résistait à la tentation de laisser libre cours à la tempête qui faisait rage en lui. Il se força à se concentrer sur les hommes : courbés sur leurs tables, ils abattaient des cartes en faisant fi de la pluie battante qui martelait les vitres. Les langues et dialectes étaient aussi variés que les navires amarrés dans la baie. Aucun uniforme en vue – une bonne surprise pour Nicholas, et une aubaine pour les clients autour de lui qui essayaient sans aucun scrupule de décharger leur marchandise de contrebande.

Pas étonnant que Rose Tilleul ait choisi cet endroit pour leur rendez-vous. Elle s’assurait ainsi que les gardiens Boisdefer chargés de surveiller le passage secret de l’île n’apparaîtraient pas : ils étaient trop délicats pour prendre le risque de se frotter au charme incomparable des marins miteux.

Calme-toi.

Nicholas plaqua les doigts sur le lacet de cuir caché sous sa chemise. Sur les contours de la fragile boucle d’oreille qu’il y avait accrochée pour ne pas la perdre. Il n’osait pas la sortir ; il avait vu

le regard empreint de dégoût et de pitié lancé par Sophia la veille au soir, quand elle l'avait surpris en train de contempler le bijou à la lueur de leur petite flambée, observant la perle nacrée claire, les feuilles d'or et les pierres bleues attachées à l'anneau d'or.

Mieux valait garder les yeux braqués sur l'avenir que sur la preuve de ses échecs.

Etta trouverait cet endroit agréable. Nicholas ne put rattraper cette pensée avant qu'elle lui échappe, ni s'empêcher d'imaginer Etta ici. Elle aurait eu un grand plaisir à observer la salle, réclamant qu'on lui raconte l'histoire sordide de l'île, royaume des pirates. Il aurait même pu la perdre au cours d'une funeste chasse au trésor ou dans les filets d'un équipage de contrebandiers.

De toute façon, je l'ai perdue. Nicholas soupira lentement, remballant une fois de plus sa douleur.

Les jours où il était au plus bas, quand l'agitation et la peur lui donnaient l'impression que des araignées rampaient dans ses veines, quand son inaction le taraudait, ses pensées devenaient cauchemars. *Blessée. Disparue. Morte.* Pourtant un sentiment profond demeurait quand le doute le tourmentait : Etta était trop maligne et trop têtue pour mourir.

Il avait éteint à dessein la lanterne accrochée à côté d'eux et commandé juste assez de nourriture et de bière pour qu'on les autorise à rester à table sans leur poser de questions. Mais ses poches s'étaient vidées au fil des heures, et Nicholas savait que son maigre salaire, amassé en une matinée de travail à décharger des cargaisons sur les quais, ne le ferait pas tenir beaucoup plus longtemps.

– Je ne la vois nulle part, rouspéta Sophia, assise en face de lui.

Nicholas se pinça l'arête du nez, tentant de maîtriser la bouffée de frustration qui montait en lui.

– Patience, gronda-t-il. (La soirée n'était pas terminée.) On n'a pas encore fini.

Sophia soupira, vida le fond de sa pinte et prit celle de Nicholas, s'attirant des regards appréciateurs quand elle en avala le reste.

– *Voilà*, dit-elle en reposant brutalement la chope. Maintenant, on peut y aller.

Au cours de ses vingt et quelques années d'existence, Nicholas n'aurait jamais pensé voir un jour un Boisdefer paraître aussi peu recommandable. La présence d'autres membres de cette famille sur l'île et le fait que le Grand Maître lui-même avait certainement mis à prix la tête de Sophia et celle de Nicholas pour un montant qui aurait permis d'acheter l'île entière les avaient contraints à se déguiser.

Sans enthousiasme, mais de son plein gré, Sophia avait coupé ses longues boucles brunes à hauteur d'épaules et tressé ce qui restait en une natte soignée. Nicholas s'était procuré des vêtements auprès d'un marin à peu près du même gabarit qu'elle. Elle les portait avec autant d'aisance qu'une seconde peau – une véritable surprise, étant donné la profusion de soie et de dentelles à laquelle elle était habituée jusque-là.

Le plus étonnant restait toutefois le bandeau de cuir qui cachait l'orbite désormais vide de son œil gauche.

Les craintes que Nicholas avait exprimées à la suite du passage à tabac de la jeune fille à Palmyre s'étaient révélées justifiées. Le temps qu'Hasan et lui la ramènent à l'hôpital de Damas, la blessure s'était infectée, et Sophia avait perdu l'usage de son œil. Elle avait préféré se laisser mourir lentement de pourriture et de fièvre qu'autoriser les médecins à l'énucléer – sans aucun doute par pur orgueil.

Pourtant, quand enfin ils n'avaient eu d'autre choix que de retirer son œil, une partie d'elle-même avait dû vouloir survivre, car elle s'était accrochée à la vie, même au plus fort de la douleur. En fait, elle s'était rétablie rapidement, et Nicholas avait dû admettre à contrecœur que la force de sa volonté, une fois sa décision prise, avait quelque chose d'effrayant.

C'était aussi une chance. Tandis que Sophia se faisait soigner à Damas, Nicholas avait trouvé chez Hasan un message inattendu de la part de Rose.

Les circonstances m'empêchent d'attendre tout le mois comme convenu. Retrouvons-nous le 13 octobre à Nassau, ou pas du tout.

Durant sa chevauchée vers Damas, Rose avait à l'évidence dû réévaluer ces « circonstances ». Nicholas ignorait s'il devait avoir peur ou être simplement agacé à l'idée que Rose attende d'eux de voyager aussi loin, en un temps aussi court. Même s'il compatissait aux blessures de Sophia, la perspective de manquer à cause de ça l'occasion de découvrir « l'année charnière » avait fait naître en lui une panique effroyable, ainsi qu'un ressentiment certain.

Mais les bleus et les plaies de Sophia avaient fini par s'estomper deux semaines après son agression, jusqu'à ce que, trois jours auparavant, elle se sente assez forte pour emprunter une série de passages. Enfin, après une courte traversée depuis la Floride, ils étaient arrivés pour retrouver Rose... qui demeurait invisible.

– Elle ne viendra pas avec Etta, si c'est ça qui te fait ressembler à un chiot sur le point de pisser par terre, déclara Sophia. Ne crois-tu pas qu'on les aurait vues, depuis le temps, si c'était le cas ?

Il ne pensait pas que Rose apparaîtrait avec Etta, saine et sauve et se remettant de sa blessure... Du moins, pas depuis ce matin-là. L'espoir avait filé comme un sablier qui se vide.

Nicholas s'obligea à inspirer pour se calmer. La haine que Sophia lui vouait était palpable, et au cours de ces dernières semaines les sentiments négatifs qu'il lui inspirait avaient crû en intensité. Cela rendait assez... inconfortables les nuits qu'il passait auprès d'elle, c'était le moins qu'on puisse dire.

Que l'expression « avoir besoin » était amère associée à Sophia ! Nicholas avait besoin de son aide pour trouver les passages.

En échange, il avait promis de l'aider à fuir Boisdefer une fois leur aventure funeste terminée. Il lui paraissait assez évident que Sophia restait avec lui parce qu'elle n'avait pas totalement renoncé à son désir de mettre la main sur l'astrolabe.

Et Nicholas devait vivre en sachant cela. Lui, même s'il lui en coûtait terriblement, *avait besoin* d'elle. Maudites soient les quelques bribes de formation qu'il avait reçues. Maudite soit sa malchance. Et maudits soient tous les Boisdefer.

– Tu as hâte de retourner dehors, avec un temps pareil ? demanda-t-il d'un air de défi.

Sophia le regarda en plissant son œil. Elle fit la moue et se tourna vers la salle.

Nicholas fit glisser ses doigts sur le bord de la table, sentant chaque sillon du bois. Encore deux jours auparavant, l'idée d'abandonner le marché conclu avec Rose lui semblait inconcevable. Cependant, si elle n'honorait pas sa part du contrat, pourquoi *lui* serait-il tenu de la respecter ?

Tu sais pourquoi, se sermonna-t-il. Il lui fallait découvrir quelle était l'année charnière entre la version antérieure de la chronologie et celle qui s'était mise en place ensuite, dans laquelle il se trouvait. Etta avait été renvoyée à travers les passages, les décennies et les siècles jusqu'à se retrouver projetée dans cette année charnière, exilée, seule et blessée. Il aurait dû se battre pour échanger leurs objectifs : que Rose se mette en quête de l'astrolabe et lui d'Etta. Mais, malgré son épuisement et ses émotions à vif, il avait compris que Rose avait les contacts nécessaires pour repérer rapidement les modifications opérées dans la chronologie.

Nicholas se préparait déjà à affronter la colère froide de Rose quand elle apprendrait qu'il n'avait pas consacré ces deux dernières semaines à chercher ce fichu astrolabe, comme elle le lui avait demandé. Il s'y mettrait sérieusement dès qu'il ne tremblerait plus pour la vie d'Etta. Tant qu'il resterait dans l'ignorance,

il serait incapable de se concentrer pleinement sur la tâche qui l'attendait.

Il avait beau avoir joué au fond de son cœur avec l'idée d'endosser le rôle du sale égoïste et de s'éclipser de cette histoire, toute son âme se révoltait contre le déshonneur engendré par une telle décision. Une fois l'astrolabe localisé et détruit, une fois l'avenir d'Etta restauré, Nicholas serait ravi de voir Boisdefer vivre un enfer en sachant qu'il ne posséderait jamais cet objet.

Mais plus que l'honneur, plus que la responsabilité, il y avait *Etta*. La retrouver, l'aider, régler ce désastre *avec elle*, comme ils étaient censés le faire à l'origine. Sa partenaire.

Mon cœur.

Nicholas achèverait cette tâche et vivrait sa propre vie, comme il avait toujours projeté de le faire. Le monde des voyageurs n'était pas le sien. On ne l'avait jamais laissé accéder à ses secrets, on ne lui avait jamais permis d'en explorer les arcanes. Il n'était qu'un valet, rien de plus.

Même le futur d'Etta était à ses yeux comme une étoile inaccessible. Les récits qu'elle lui avait faits du progrès scientifique, des guerres, des découvertes l'avaient émerveillé. Toutefois, cette époque était trop lointaine pour qu'il la considère comme quelque chose de bien réel, et non une pure fiction. Encore moins quelque chose qu'il serait en droit d'exiger. Dans cette époque ou ailleurs, il voulait néanmoins restaurer le monde qu'Etta avait connu et aimé.

Les acclamations joyeuses qui résonnaient dans la salle étaient de temps à autre ponctuées par le fracas de la porte, à la fois battue par les vents de la tempête et les pauvres âmes qui se réfugiaient dans la taverne d'un pas chancelant. Nicholas reporta son attention à cet endroit, guettant une chevelure blonde, une paire d'yeux bleu clair.

– Pourrais-tu au moins te rendre utile et me débarrasser du dégénéré dans le coin là-bas ? grommela Sophia en croisant les

bras sur la table pour y poser la tête. S'il me dévisage une minute de plus, je vais lui tomber dessus.

Nicholas cligna des yeux, balayant du regard les quatre coins puis revenant à la fille devant lui.

– De quel bougre parles-tu ?

Le dédain se peignit sur le visage de Sophia lorsqu'elle quitta sa posture avachie. D'un signe de tête, elle désigna une table dans leur ligne de mire. L'homme qui l'occupait était vêtu d'une cape noire, un bicorne enfoncé sur sa perruque mouillée, comme prêt à retourner affronter la tempête à la première occasion. Voyant que Nicholas l'observait, il s'empressa de baisser les yeux sur sa pinte, pianotant rapidement sur la table. Alors seulement Nicholas remarqua le symbole familier de l'arbre brodé au fil d'or sur le revers de son gant.

Il sentit les tensions qui lui vrillaient les tripes se relâcher enfin. Ce gueux était un Tilleul. Un gardien, selon lui.

Ou un Boisdefer qui essaie de nous appâter.

Non. Les dernières semaines l'avaient rendu soupçonneux, peut-être plus que de raison. Un Boisdefer les aurait affrontés directement. Certes, la famille de son père péchait par un manque de délicatesse, mais elle était dotée d'un amour rare pour tout acte mortel. Nicholas tâta quand même le couteau glissé dans la poche intérieure de sa veste.

– Reste là, dit-il.

Bien entendu, Sophia le suivit d'une démarche rendue mal assurée par l'alcool. L'homme ne leva toujours pas les yeux quand les deux jeunes gens s'attablèrent à ses côtés.

– Ces places sont prises, grogna l'homme. J'attends de la compagnie.

– Je crois qu'elle est déjà là, monsieur, répliqua Nicholas. On dirait que nous avons une amie commune.

– Ah oui ?

L'homme fit tourner sa pinte en étain entre ses mains. Puis il la retourna encore. Et encore. Et encore. Jusqu'à ce qu'enfin Sophia arrête brusquement son geste, devant Nicholas d'une fraction de seconde.

– Mettez encore ma patience à l'épreuve ce soir, si vous l'osez, cracha-t-elle.

Face à son ton cassant, l'homme eut un mouvement de recul et battit des paupières en regardant avec attention son visage – ou plutôt son cache-œil.

– C'est un déguisement qu'vous avez là, ma p'tite, ou juste...

Nicholas se racla la gorge pour détourner l'individu de la pente dangereuse sur laquelle il s'engageait :

– Nous attendions... quelqu'un d'autre.

On aurait dit que la peau de l'homme avait été mise à sécher près du feu quelques heures de trop. Nicholas en connaissait la texture : le signe de nombreuses années passées à travailler en mer ou à proximité. L'homme jeta de fréquents coups d'œil à travers la salle, tirant sur le devant de son chapeau et de sa perruque pour les réajuster.

Il confirma les doutes de Nicholas quand il déclara :

– Disons que... j'ai vu certains visages qu'en temps normal j'essaie d'éviter. En train d'écumer les plages et le bourg, ce genre de choses. Ça incite un homme à réfléchir à deux fois avant de porter secours à une dame en détresse.

– On n'est jamais trop prudent, concéda Nicholas. Et cette dame, où se trouve-t-elle ?

L'homme ignora sa question. Nerveux, il poursuivit :

– Z'ont dit que vous seriez seul. Vous semblez correspondre à la description. (Il posa les yeux sur Sophia.) Par contre, elle, j'sais pas.

Sophia le fusilla du regard.

– C'est mon associée, expliqua Nicholas pour faire avancer la conversation.

Il comprenait qu'il soit nécessaire de garder le secret, mais chaque seconde qui s'écoulait sans chercher l'astrolabe était une seconde de trop.

– Alors, allez-vous nous conduire auprès de cette dame ?

L'homme avala une bonne gorgée de sa pinte avant de tousser en secouant la tête. Après avoir jeté à la ronde un autre coup d'œil furtif, il fit disparaître sa main sous sa cape. Nicholas plongea les doigts dans sa veste et les replia autour du manche de son couteau.

Mais, au lieu d'un pistolet ou d'une lame, l'homme sortit un parchemin plié qu'il posa sur la table. Nicholas baissa les yeux sur le sceau de cire rouge arborant le symbole de la famille Tilleul, puis se concentra de nouveau sur l'homme. Sophia s'empara du parchemin, le retourna et le secoua comme si elle s'attendait à voir du poison s'en échapper.

– Notre... *fleur*, souffla l'homme en insistant sur ce mot, était occupée ailleurs. Je me suis acquitté du service que je lui devais. Je m'en vais donc retourner à mes...

– Un service ? répéta Sophia, que la bière avait rendue plus effrontée encore. N'êtes-vous pas censé être gardien ?

L'homme se leva en s'écartant de la table.

– Je l'étais, oui, avant qu'une autre famille les ait presque tous exterminés. Maintenant, je fais ce qui me plaît. Pour le moment, c'est m'en aller.

Nicholas se leva au même instant que le gardien Tilleul et le suivit dans la foule dense jusqu'à être assez proche de lui pour l'attraper par le bras.

– Quelle était cette affaire qui l'occupait ailleurs ? On l'attend depuis...

Le gardien se libéra de la prise de Nicholas, heurtant le dos d'un autre client de la taverne. De la bière déborda de la pinte et mouilla les chaussures de Nicholas.

– Est-ce que j'ai une tête à être le confident de Rose Tilleul ?

En réalité, étant donné son aspect négligé et les cicatrices impressionnantes qui lui entouraient le cou, suggérant qu'il pourrait avoir survécu à une pendaison, il semblait précisément avoir une tête à ça.

– Vous a-t-elle confié autre chose ? insista Nicholas, contrarié d'avoir à hausser le ton pour couvrir les gémissements du violon et les rires bruyants des clients et prostituées autour de lui. Est-elle toujours sur l'île ?

– On ne parle pas la même langue, mon gars ? demanda le gardien. Faut-il que je te le dise en... ?

Un cri de femme s'éleva parmi les éclats de rire plus graves des hommes. Nicholas fit volte-face et chercha des yeux la table qu'il venait de quitter. Il y trouva une jeune serveuse en train de ramasser frénétiquement les morceaux de plusieurs verres cassés sur la table. Une autre silhouette, de petite taille, en manteau bleu marine, aidait à nettoyer le liquide qui coulait par terre.

– Espèce de gourde ! s'époumona Sophia en arrachant un chiffon des mains de la serveuse troublée pour essuyer le devant de son costume.

– Un accident... désolée, vraiment... trébuché...

La pauvre fille arrivait à peine à aligner deux mots.

– Tu es aveugle, ma parole ? poursuivit Sophia. Pourtant, c'est moi qui suis borgne !

– Je vous souhaite bon courage avec celle-là, glissa le gardien à Nicholas.

Le temps que le jeune homme se retourne, l'ancien gardien était à l'autre bout de la taverne, et une mer de corps emplissait l'espace qui les séparait. En s'engouffrant dans la porte, le vent l'ouvrit avec fracas tandis que l'homme s'évanouissait dans la nuit. Le propriétaire des *Trois-Couronnes* fut contraint d'abandonner un plateau de boissons pour fermer le battant d'un coup de verrou avant que la pluie détrempe tout.

– Que se passe-t-il ? s'enquit Nicholas en rejoignant Sophia.

Cette dernière se laissa retomber sur sa chaise, observant avec mépris la serveuse qui ramassait les derniers bris de verre dans son tablier.

– *Quelqu'un*, répondit Sophie avec emphase, comme si ce « quelqu'un » ne se tenait pas juste à côté d'eux, a décidé de se comporter en parfaite idiote et de gaspiller un excellent rhum en le renversant sur moi...

En vérité, l'alcool avait amélioré l'odeur qu'elle dégageait.

– Je ne suis pas une idiote ! (La jeune serveuse s'empourpra.) Je regardais où j'allais, monsieur, mais j'ai trébuché sur quelque chose.

Furieuse, elle s'éloigna avant que Nicholas puisse répondre que ce n'était pas grave. Bien entendu, Sophia parut encore plus offusquée par son départ.

– Quoi ? Elle ne supporte pas la moindre critique ? dit-elle sèchement.

Puis elle cria à l'intention de la serveuse :

– Allez, défends-toi, sale...

– Ça suffit, l'interrompit Nicholas. Regardons cette lettre.

Sophia croisa les bras sur sa poitrine, se laissant de nouveau aller sur sa chaise.

– Très drôle. Tu n'as même pas supporté que je la tiens une minute avant de la reprendre.

– Je n'ai pas le temps de jouer à tes petits jeux, rétorqua-t-il. Donne-la-moi.

Elle le défia en le fixant de son œil unique. Nicholas sentit un picotement glacé descendre le long de son dos.

– La *lettre*, insista-t-il en tendant la main.

– Je. Ne. L'ai. Pas.

Ils se jaugèrent encore un moment. Nicholas avait l'impression que l'œil de Sophia le transperçait tandis que son esprit entrait en ébullition. Il se pencha, chercha par terre, sous les chaises, inspecta

les alentours. La serveuse... Non, il l'avait vue s'agenouiller, et elle ne se serait sûrement pas attardée si elle venait de commettre un vol. Elle n'avait pas non plus glissé la lettre dans son tablier. Nicholas l'aurait remarqué. Il ne restait plus que...

L'autre homme. Celui qui avait épongé la table.

– Où est-il? demanda-t-il en pivotant sur ses talons.

– Qui ça? marmonna Sophia en se levant.

Au moment où elle le questionnait, Nicholas aperçut la veste bleu foncé qu'il avait vue auparavant, mais le chapeau à larges bords ne cachait plus les traits asiatiques de l'homme au petit gabarit. Celui-ci les observait depuis le palier, au sommet de l'escalier qui menait aux chambres à l'étage. Nicholas plissa les yeux dans la faible lumière qui baignait la taverne et, avec prudence, fit un pas en direction de l'inconnu. Un mouvement qui suffit à le faire détalier comme un lièvre.

– Enfer et damnation! jura Nicholas. Toi, attends-moi...

Sophia sortit de sa veste un pistolet qu'il n'avait encore jamais vu et, d'un rapide coup d'œil, visa l'escalier avant de tirer. Le silence assourdissant qui suivit son coup de feu braqua sur eux les regards de tous. Dans un cliquetis métallique, chacun dégaina son arme à feu, son couteau, voire son épée. Il avait suffi d'une petite explosion de poudre et d'étincelles pour que la bagarre que Sophia avait cherché à provoquer moult fois – avec Nicholas, avec la serveuse, avec quiconque la regardait de travers – éclate enfin pour de bon.

Un client, rendu maladroit par le rhum, donna à un autre un coup de coude dans la nuque en essayant de dégainer son arme. Avec un cri étranglé, ce marin-là balança son poing qui envoya le premier sur la table la plus proche, faisant valser cartes, dés, nourriture et bière. Les joueurs de cartes se levèrent pour charger le groupe d'hommes bouche bée à proximité, contraints à leur tour de les repousser sous peine de se faire piétiner.

Un marin émergea de la mêlée. Il s'empara d'une chaise renversée et visa Sophia, qui restait là, un sourire suffisant sur les lèvres.

Elle ne voit rien, pensa Nicholas, horrifié.

– À ta gauche ! s'écria-t-il.

Sophia perdit son chapeau en faisant volte-face. D'instinct, elle leva la jambe et visa juste : son puissant coup de pied atterrit directement dans les bourses du marin. Celui-ci se laissa choir à terre avec un cri aigu. Sophia le soulagea en lui prenant la chaise qu'elle abattit sur son crâne.

Le violon couina quand l'archet dérapa sur les cordes. Le musicien plongea au sol juste à temps pour éviter la chaise qui vola au-dessus de lui, jetée par une prostituée imbibée de whisky qui avait voulu frapper sa rivale aux joues barbouillées de fard.

Seul au milieu du chaos, un marin ivre et isolé, paupières closes, chancelait comme dans un *reel* étrange, tenant sa bouteille de rhum telle une partenaire de danse.

– Sois maudite ! brailla Nicholas.

– C'était trop tentant, rétorqua Sophia en rechargeant le reste de poudre dans son pistolet.

Elle s'interrompt pour s'emparer de la bouteille de rhum à moitié vide posée sur la table voisine au moment où son occupant se tournait vers la bagarre généralisée.

Nicholas traversa la marée de clients déchaînés en les bousculant sur son passage. Il baissa la tête pour esquiver une épée qui fendit l'air au-dessus de lui. Le tavernier grimpa sur son comptoir et, au lieu de faire cesser les combats dans la salle en tirant un coup de feu opportun, bondit sur l'homme le plus proche pour le plaquer au sol en poussant un grand cri.

Nicholas avait vu des hommes goudronnés et couverts de plumes plus civilisés que ça.

Il atteignit l'escalier à temps pour voir un individu qui, en fuyant la bagarre, écarta brusquement une prostituée de son chemin et

l'envoya dégringoler les marches dans ses jupes volumineuses. Nicholas parvint à la rattraper, lui évitant de peu de se briser le cou.

– Bon sang ! hoqueta-t-il.

Il toussa en agitant la main pour chasser le nuage de poudre qui s'était échappé de la perruque de la femme.

– Merci ! Merci, vraiment ! s'écria-t-elle.

Elle embrassa le carré de peau qu'elle put trouver et se planta sur le chemin de Nicholas alors même qu'il tentait de la repousser délicatement.

– Madame, s'il vous plaît...

– Dégage, on te dit ! (Au pied de l'escalier, Sophia visait de son arme le visage de la prostituée.) Il n'a pas un sou en poche, alors il en a encore moins à gâcher pour toi !

Sur ces mots, la fille battit en retraite, se retourna en soupirant sans demander son reste et descendit l'escalier pour rejoindre la mêlée.

– Un baiser t'aurait-il rendu stupide ? gronda Sophia. *Vas-y !* Il est en train de se faire la belle !

Nicholas monta les marches quatre à quatre. Il déboula au premier étage, la poitrine en feu chaque fois qu'il reprenait son souffle. Au fond du couloir, tout au bout d'un tapis élimé, une porte de chambre était grande ouverte. Nicholas s'y précipita. À l'intérieur, une fille aux cheveux noirs, enveloppée d'une couverture en tricot, s'appuyait contre l'épaule d'une collègue qui lui tapotait le dos tandis qu'elle disait dans un anglais rapide, presque inintelligible :

– Sur moi... la porte... un gamin... un drôle de petit homme... il avait un couteau... sorti par la fenêtre...

– Un drôle de petit homme ? releva Nicholas au moment où Sophia répétait :

– Sorti par la fenêtre ?

Un peu perplexe, la fille les regarda tour à tour.

– Eh bien... Petit, oui, tout petit, presque comme un enfant. Il en fait partie... Il est, comment dites-vous...

– D’Extrême-Orient ? Chinois ? suggéra l’autre femme.

La première acquiesça puis se tourna vers Nicholas, visiblement convaincue que ces informations méritaient une récompense. Mais Sophia ne mentait pas : après avoir réglé leur repas, Nicholas n’avait plus un sou en poche.

Sophia le bouscula pour s’avancer dans la chambre. Le jeune homme la suivit. Il régnait dans la pièce une odeur étouffante de fumée de bougie soufflée et d’un parfum fleuri écœurant. La pluie, en s’engouffrant par la fenêtre ouverte, avait laissé des taches sombres sur le tapis.

Sophia récupéra un morceau de tissu coincé dans l’encadrement et l’examina tandis que Nicholas passait la tête par la fenêtre pour scruter les rues inondées. Il passa une jambe par l’embrasure, sauta du rebord pour gagner le toit du porche et, enfin, à terre. Il entendit un bruit sourd et lourd suivi d’un juron quand Sophia atterrit à côté de lui.

Nicholas s’élança, la main en visière pour protéger ses yeux des torrents de pluie tropicale. L’eau se déversait le long de la rue pavée, emportant – pour la nuit seulement – toutes les ordures et saletés de l’île.

Mais le voleur avait disparu, et le message de Rose avec lui.

– Carter !

Pétrifiée, Sophia se tenait non loin de la taverne. La masse noire imposante, adossée contre le mur peint d’une teinte vive, prit tout à coup forme humaine.

– Qu’est-ce que... ?

Les mots moururent dans la gorge de Nicholas tandis qu’il reculait d’un pas.

L’ancien gardien Tilleul était assis, avachi, les yeux ouverts mais n’y voyant plus. Son teint avait viré au blanc cireux,

comme si l'homme avait été vidé de son sang. Entre la pluie et l'obscurité presque totale, Nicholas ne distinguait aucune blessure mortelle : ni point d'impact de balle, ni coupure, ni marques de strangulation.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Sophia alors qu'elle s'agenouillait près du cadavre.

Elle tourna la tête du mort sur le côté. Un ruisseau de sang s'écoulait de son oreille le long de sa mâchoire.

– *Les voilà !*

Nicholas leva les yeux : penchée à la fenêtre, l'une des prostituées pointait sur eux un index accusateur. Derrière elle, une poignée d'hommes firent demi-tour pour dévaler l'escalier.

– On doit filer, dit-il à Sophia.

– Pour une fois, je suis de ton avis, répliqua-t-elle en prenant la fuite.

Ils s'enfoncèrent plus profondément dans la tempête nocturne.

SAN FRANCISCO
1906

TROIS

Etta quitta peu à peu le monde des rêves, transportée par le doux bercement des souvenirs.

Tout à coup, les vagues qui déferlaient sous elle s'apaisèrent, réduites à une pulsation délicate dont le rythme était calé sur le sien. Dans la pâle lueur de la bougie, un cercle de visages l'entourait, chuchotant, des mains rudes manipulant sa peau meurtrie. Elle repoussa le drap froid et les ombres de son esprit, à la recherche de cette lumière qu'elle avait vue : le reflet de la lune à la surface de l'eau, tachée de nuit.

Comme toujours, il la retrouva le premier, à l'autre bout du navire. Les zones de son cœur engourdies par la perte se réveillèrent, inondant les peurs et la souffrance jusqu'à ce qu'elle ne voie plus que lui. La marée gardait le même flux ; elle montait, descendait, à chaque pas qui les rapprochait l'un de l'autre.

Puis, soudain, il était là, elle était blottie dans ses bras, le visage pressé contre les plis de sa chemise de lin rêche. Elle huma l'odeur d'embruns qui émanait de lui, fit glisser ses mains le long de son large dos, en quête de sa peau chaude qu'elle connaissait si bien. *Là, là, là...* Plus sans lui. Plus jamais. Cette pensée simple prit racine dans sa poitrine pour s'épanouir en un bouquet de possibilités – celles dont elle avait rêvé. Une joue rugueuse effleura la sienne, lisse. Il remua les lèvres contre son oreille, mais Etta eut beau l'étreindre, se rapprocher de lui, elle n'entendit pas un mot.

Sous ses paupières, le monde changea encore. Les ombres se retirèrent juste assez pour qu'elle voie les autres autour d'elle, la courbure du tunnel du métro. Les notes d'un violon résonnant dans l'air lui firent prendre conscience qu'ils dansaient sur sa mélodie, bougeant sur un cercle lent et infini, formé uniquement par eux deux. Elle repensa à la façon dont elle lui avait pris le bras pour caresser ses veines et ses ligaments puissants, créant un chef-d'œuvre avec son pouls, ses muscles et ses os. Les murs vibraient, tremblaient, rugissaient. En levant les yeux, alors qu'elle essayait de voir son visage, Etta songea : *Qu'ils rugissent ; que tout soit détruit.*

Il pencha la tête et s'éloigna. Elle tenta de le rattraper, de le saisir par la manche, par les doigts, mais il disparut comme une brise chaude et la laissa seule, le cœur à l'envers.

Ne me quitte pas, pensa-t-elle tandis que la pesanteur dans son corps diminuait et qu'elle refaisait surface, qu'elle réinvestissait son enveloppe, dans un élan de panique, *pas maintenant, pas maintenant...*

Nicholas lui déclama en riant : « Et maintenant, bonjour à nos âmes qui s'éveillent... »

Etta ouvrit les yeux.

Au moins, le feu qui brûlait dans ses veines, au cœur du désert, s'était éteint. Elle se sentait toutefois aussi fragile que les grains de poussière qui virevoltaient dans la lampe vacillante sur la table de chevet voisine. Elle demeura immobile, concentrée sur sa respiration régulière, et, paupières mi-closes, observa la pièce.

Là, juste au pied du lit, avachi dans un fauteuil à haut dossier, il y avait un homme.

Etta retint un hoquet de stupeur. Tout ce qu'elle voyait depuis son lit était le sommet de son crâne, et ses cheveux noirs, épais, striés de mèches argentées dans lesquelles la bougie se reflétait. Il portait une simple chemise et un pantalon noir, froissés par

la position dans laquelle il dormait. Une main posée sur le livre ouvert sur ses genoux, un nœud papillon défait entre ses doigts ; l'autre bras ballant sur le côté du fauteuil. Son torse se levait et s'abaissait lentement, au gré de sa respiration profonde.

À l'inconfort de savoir qu'on la surveillait pendant son sommeil succéda le constat qu'elle avait un bien piètre garde.

Une brise caressa le visage d'Etta, inondé de larmes et de sueur, et agita le col ouvert de la chemise de l'homme. La fenêtre, encadrée de longs rideaux de velours cramoisi, était restée ouverte.

Lentement, le plus discrètement possible, Etta remua, se mordant la lèvre pour lutter contre la douleur qui la transperçait de la racine des cheveux aux orteils. Elle jeta un bref coup d'œil à la ronde. À part son garde, elle était seule. Un joli petit secrétaire se découpait sur le papier peint à fleurs, non loin d'un bureau si imposant qu'on aurait dit que la pièce avait été bâtie autour de lui. Les meubles étaient faits du même bois poli que celui du lit : des feuilles et des plantes grimpantes entremêlées en ornaient les bords.

C'était une belle prison dorée, il fallait le reconnaître. Mais il était plus que temps de s'en évader.

Plusieurs bougies illuminaient la pièce : une sur la table de chevet, une sur le bureau, dans une applique, près de la porte. Grâce à elles, Etta put deviner son reflet dans le miroir poussiéreux suspendu au-dessus du bureau, même si l'image déformée était scindée en deux par une grande fissure.

Oh, mon Dieu!

Etta se frotta les yeux. Avec une incrédulité croissante, elle s'examina de nouveau. Elle savait qu'après son séjour à Damas, sa peau, naturellement claire, avait bruni. Mais là, son visage, ses oreilles et son cou avaient été brûlés par le soleil, au point de peler. Ses cheveux gras avaient été tressés en arrière, dégageant un visage tuméfié et des joues creuses. Elle avait l'air malade, voire

moribonde. Si on n'avait pas nettoyé la crasse qui lui recouvrait la figure et les bras, elle aurait juré avoir été traînée sous un taxi à travers Times Square. À plusieurs reprises.

Le pire, c'était de savoir qu'on l'avait déshabillée depuis Damas – *pendant qu'elle dormait!* – pour la vêtir d'une longue chemise de nuit lui arrivant aux chevilles, dont le col montant était maintenu fermé par un horrible ruban mauve. Elle espérait que c'était la même personne qui avait nettoyé et pansé son épaule du mieux possible. Malgré tout, elle frissonna en songeant à quel point elle avait été vulnérable, et combien la situation aurait pu mal tourner pour elle.

Incapable d'ignorer la douleur une seconde de plus, Etta reporta son attention sur son épaule gauche. D'un geste délicat, elle écarta sa chemise de nuit. Elle se mordit la lèvre pour ravalier les larmes inutiles qui montèrent quand elle vit la blessure poisseuse à moitié cicatrisée.

Celle-ci était d'un rose hideux : pas la teinte caractéristique d'une nouvelle peau, plutôt celle d'une vilaine brûlure. Une cloque irrégulière gonflait encore la tache. La boule dans sa gorge devint insupportable. Etta eut un haut-le-cœur en reprenant son souffle et reporta aussitôt son attention sur le garde endormi.

Il est temps d'y aller, Spencer. Enfuis-toi d'abord, réfléchis après.

Dès qu'elle put bouger sans avoir la nausée, elle bascula ses jambes sur le côté du lit et posa les orteils sur le tapis oriental poussiéreux. Au moment où elle testait la solidité de son appui, des bruits de pas vifs et légers résonnèrent à travers la porte, à l'autre bout de la pièce.

Dans un rapide mouvement qui eut pour conséquence d'assombrir sa vision et de lui faire tourner la tête, Etta se laissa tomber à quatre pattes et se faufila derrière le lit, se soustrayant à la vue de quiconque surgirait dans la chambre.

- ... doit aller chercher...
- ... essayer de lui dire ça...

Les voix s'éteignirent, disparaissant aussi vite qu'elles étaient apparues, mais le faible bourdonnement avait subsisté assez longtemps dans les oreilles de la jeune fille pour qu'elle y détecte des accords de musique assourdis montant à travers le plancher. Elle distingua aussi le tintement de verres entrechoqués parmi des voix qui s'élevaient, telles des bulles de champagne.

- ... à votre santé... !
- ... porter un toast !

La peur ramena Etta à elle, l'arrachant aussitôt à son état de confusion.

« On dirait que Boisdefer ne rime pas seulement avec misère, après tout. »

Nicholas et Sophia l'avaient tous deux prévenue que Cyrus Boisdefer avait ordonné à ses gardiens de surveiller chaque passage. Etta n'avait pas reconnu l'homme qui lui avait parlé, mais peu importait : ce simple mot, ce simple nom, suffisait à lui faire comprendre qu'elle avait de sérieux ennuis.

Cependant, même cette pensée était supplantée par une autre crainte.

Où est Nicholas ?

Elle se remémora par flashes les dernières secondes qu'elle avait passées dans le mausolée. La douleur, le sang, l'expression horrifiée de Nicholas, puis...

La seule façon de décrire ce qu'elle avait ressenti ensuite était l'image d'une corde invisible nouée autour de sa taille et la tirant d'un coup, l'entraînant vers une implosion de noir. Etta plaqua ses poings sur ses yeux, démêlant les faits un à un.

J'ai été exilée de ma chronologie.

Ma chronologie a été modifiée.

Mon futur n'existe plus.

La panique, brûlante et suffocante, monta dans sa poitrine. Tout concordait avec les explications de Sophia et Nicholas. Le temps l'avait rattrapée et retenue, l'envoyant à travers une série de passages avant de la recracher dans l'année charnière entre l'ancienne chronologie, celle qu'Etta connaissait, et la nouvelle, qu'ils avaient créée par inadvertance.

Parce que les Épines se sont emparées de l'astrolabe ?

Etta savait que le cours de la chronologie pouvait être modifié, mais pas au point d'exiler des voyageurs. Pour cela, il fallait un changement majeur. Prendre l'astrolabe à Etta, l'empêcher de le détruire... Cela n'avait pas suffi pour l'exiler. Quelque chose d'autre était en cause. *Ils ont dû l'utiliser.*

C'était la seule explication à ses yeux. Les Épines s'étaient servies de l'astrolabe et avaient modifié – supprimé – un événement ou un moment de l'Histoire.

Et voilà qu'elle se retrouvait là, aux mains des Boisdefer, et sans Nicholas.

Des taches de couleur brûlaient sous ses paupières, le sang battait à ses oreilles. La frénésie ajoutée à la douleur la submergea.

Maman.

Ce n'était pas le moment de penser à elle. Boisdefer avait juré de tuer Rose si Etta ne revenait pas avec l'astrolabe dans le délai imparti. *Mais...* Elle inspira profondément. Désormais, avec ce qu'elle savait sur sa mère, Etta devait croire – il lui fallait l'espérer – que Rose était en vie, et qu'elle s'était déjà échappée du lieu où les Boisdefer l'avaient retenue prisonnière.

Maintenant, à Etta de s'évader.

Elle s'obligea à relâcher les tensions musculaires de ses épaules, à respirer comme Alice le lui avait appris quand son trac la paralysait presque. L'angoisse, la terreur ; ces émotions ne lui servaient à rien. Elle inspira, expira, encore et encore, jusqu'à les avoir chassées de son esprit pour les remplacer par des mesures

musicales gracieuses et aériennes. La musique douce, sereine, jeta de la lumière sur les ombres qui peuplaient ses pensées. *The Lark Ascending* de Vaughan Williams, bien sûr. Le préféré d’Alice, celui qu’Etta avait joué pour l’anniversaire de son professeur, quelques mois auparavant... Avant le concert du Metropolitan Museum. Avant qu’Alice se fasse tirer dessus, juste à côté de l’entrée du passage.

Arrête de penser. Vas-y, c’est tout.

Son garde remua dans le fauteuil tandis qu’Etta se levait avec précaution. Il réajusta sa position en soupirant. Le livre était sur le point de lui glisser des mains et de tomber sur ses pieds. Etta ne s’autorisa pas à s’interroger sur l’étrangeté de la situation, sur le fait que son garde se soit senti suffisamment à l’aise pour ôter ses chaussures et se pelotonner avec un livre.

Peu importe. La fenêtre ouverte représentait une occasion en or. Etta devait absolument la saisir.

Quand elle l’ouvrit davantage, le vantail protesta en grinçant. La jeune fille se pencha au-dehors pour jauger ses options puis s’empressa de reculer.

Haut dans le ciel, la lune illuminait les vestiges d’une ville. Quelques lanternes seulement brillaient au loin et il n’y avait pas d’éclairage public. Pourtant, Etta avait une vue dégagée sur les collines ondoyantes, sous sa fenêtre, puis sur les rues pentues tortueuses qui disparaissaient sous des amas de briques et de bois.

Il régnait dans l’air une faible odeur de fumée et de sel. Un vent persistant charriait un épais brouillard en provenance d’une étendue d’eau, comme si la ville aspirait la brume propre et fraîche. Il manquait des pans entiers à certains gratte-ciel, dont les fenêtres pendaient comme des dents à demi arrachées. Mais, çà et là, Etta distingua des immeubles et structures qui semblaient récents, tout en charpente, aux façades inachevées de briques. Tandis que de nombreuses rues et emplacements avaient été déblayés, cette

destruction à grande échelle rappela à Etta ce que Nicholas et elle avaient vu dans le Londres de la Seconde Guerre mondiale.

Elle avait une vague idée de l'endroit où elle se trouvait, mais celle-ci s'enfuit avant qu'elle puisse la saisir. Quant à la date, elle lui parut moins énigmatique. Les meubles, les tentures coûteuses et le linge de lit; l'affreuse chemise de nuit dont on l'avait affublée, digne d'une poupée victorienne; les ruines... Fin du XIX^e siècle? Début XX^e?

Eh bien, songea-t-elle pour s'encourager, la seule façon de le savoir, c'est de quitter cette chambre.

Elle se trouvait au premier ou au deuxième étage d'une maison. Difficile à dire, avec la forte inclinaison de la route en contrebas. Ce côté-ci de la demeure était recouvert d'un échafaudage en bois formant un puzzle complexe, dont les longues poutres reliaient le toit au sol.

Après avoir tendu le bras pour évaluer la distance entre elle et l'appui le plus proche, elle agrippa le bois rugueux. Avant de lister toutes les raisons lui hurlant que ce qu'elle s'apprêtait à faire était une très mauvaise idée, elle grimpa sur le bâti de la fenêtre et balança les jambes sur le rebord, puis vers la plus proche planche de l'échafaudage.

– C'est de la folie, marmonna-t-elle en attendant d'être sûre que le bois supporte au moins une partie de son poids.

Au cours de son enfance, combien d'échafaudages avait-elle vus s'effondrer à New York, au journal télévisé?

Huit. Huit exactement.

Le sang quitta sa tête d'un coup. Le cœur battant la chamade, elle fut contrainte d'attendre d'avoir recouvré l'équilibre. Elle retint son souffle, les bras tremblant sous l'effort, quand elle se laissa descendre du rebord de la fenêtre pour atteindre la planche devant elle.

Celle-ci grinça à peine.

Voilà, pensa Etta, bien joué. Continue.

C'était comme descendre une échelle bizarrement assemblée. De temps à autre, Etta sentait la structure trembler sous son poids, et la distance qui séparait certaines planches et poutres était parfois trop grande pour être franchie. Mais sa confiance augmentait à chaque pas, même quand le vent soufflait dans son dos, même quand elle se rendit compte qu'elle ignorait totalement où aller, une fois arrivée en bas.

Les bow-windows du niveau inférieur constituaient une zone dangereuse : à travers les vitres, la lumière éclairait l'échafaudage. Tapie dans l'obscurité, Etta rampa pour y jeter un coup d'œil. Si la pièce était occupée, il lui faudrait se rapprocher du bord de l'échafaudage pour ne pas être vue. Mais elle tenait absolument à savoir qui occupait cette maison gigantesque, et pourquoi on l'y avait recueillie.

La pièce, plus grande que celle qu'elle venait de quitter, était bordée d'imposantes étagères en bois foncé contenant des rangées de livres. Devant la fenêtre trônaient un bureau et un fauteuil à large dossier tourné vers l'intérieur. À part ça, les lieux étaient déserts.

– Allez, souffla-t-elle. Bouge-toi, Spencer.

Elle fit saigner sa lèvre à force d'y planter les dents pour se retenir de crier de douleur chaque fois qu'elle sollicitait son épaule blessée. S'accrochant à la poutre sur laquelle elle était assise comme à une échelle de suspension sur une aire de jeux, elle étira ses orteils au maximum et sentit la panique lui vriller les tripes lorsqu'elle effleura à peine la poutre plus bas.

Trop loin. Seuls ses bras supportaient son poids quand elle regarda à droite puis à gauche, essayant de voir comment ajuster sa position pour atteindre le support vertical le plus proche et se laisser glisser. Elle n'allait pas y arriver – pas avec son épaule en feu et son corps entier secoué de tremblements.

Je ne vais pas y arriver. Elle baissa de nouveau les yeux, vers le sol cette fois, vers la rue en pente, tentant de ne pas penser

à quoi elle ressemblerait gisant là, en un tas brisé de tissu blanc ensanglanté. En se laissant tomber assez doucement, elle pourrait s'équilibrer et se rattraper...

Soudain, un mouvement à la fenêtre attira son attention. Un visage perplexe l'observait à travers la vitre. Etta cligna rapidement des yeux, le souffle coincé dans la gorge. La fenêtre s'ouvrit dans un grincement.

– Eh ben, tu t'es mise dans de beaux draps, ma p'tite...

Une paire de bras se tendit vers elle. Etta ne parla pas, ne réfléchit pas. Elle donna juste un coup de pied. Son talon rencontra quelque chose de dur. En réaction, elle entendit avec satisfaction un « Crénom! » douloureux.

– C'était injustifié! lança la même voix, désormais étouffée car l'homme se tenait le nez.

Pour Etta, la douleur qui irradiait de l'épaule et du bras gauche fut plus forte que la peur. Elle relâcha sa prise sur la poutre et poussa un cri, ne tenant plus que par un bras. Elle planta ses ongles dans le bois quand elle tenta de poser le pied sur un appui en contrebas avant de perdre le peu de prise qu'elle avait.

– Attrape mes mains! Allez, ne fais pas l'idiote, l'exhortait le jeune homme.

Etta s'écarta de lui, luttant pour se mettre hors de portée pendant qu'il la rejoignait sur la structure.

– Tu préfères te briser la nuque? J'en suis vexé.

Le vent se renforça, cachant les yeux d'Etta avec ses mèches de cheveux lâchées et soulevant l'ourlet de sa chemise de nuit.

– J'admire ton audace, mais sache qu'il me suffit de crier pour faire surgir un groupe d'Épines bien fâchées de devoir grimper là pour te récupérer. Je doute aussi que tu aies envie de mourir, alors... Finissons-en, je vais t'aider à retourner à l'intérieur. Ce sera facile comme tout.

– Les Épines?

Etta fronça les sourcils. *Pas les Boisdefer ?*

Tout d'abord, elle n'identifia pas les bruits, les grondements et craquements étranges. Cependant, elle n'eut aucun mal à interpréter les vibrations dans sa main. Toute la structure s'inclina, poussée sur la gauche par le vent, jusqu'à ce qu'Etta entende quelque chose se briser net et frapper son épaule blessée en tombant derrière elle.

Puis elle aussi tomba.